La « démobilisation » de Jacques Rivière, 1917-1925

Yaël Dagan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/306>

DOI : 10.4000/ccrh.306

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2003

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Yaël Dagan, « La « démobilisation » de Jacques Rivière, 1917-1925 », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 31 | 2003, mis en ligne le 15 septembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/306> ; DOI : 10.4000/ccrh.306

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

La « démobilisation » de Jacques Rivière, 1917-1925

Yaël Dagan

Hamlet ne sait trop que faire de tous ces crânes.
Mais s'il les abandonne !... Va-t-il cesser d'être lui-même ? Son esprit affreusement clairvoyant contemple le passage de la guerre à la paix. Ce passage est plus obscur, plus dangereux que le passage de la paix à la guerre ; tous les peuples en sont troublés. « Et moi, se dit-il, moi, l'intellect européen, que vais-je devenir ? ... Et qu'est-ce que la paix ? »

Paul Valéry, *La Crise de l'esprit*, 1919.

- 1 En juin 1919, Jacques Rivière signe l'article-programme de la nouvelle série de *La NRF* (*La Nouvelle Revue française*) de l'après-guerre. Cet article, acte conscient de rupture avec une attitude dominante des années de guerre, est à l'origine d'une grande polémique sur des thèmes récurrents de l'histoire des intellectuels français au xx^e siècle : rôle de l'intellectuel dans la cité, relations entre la création artistique et la réalité politique et sociale, rapports des hommes de lettres à l'État et à la Nation.
- 2 Le débat de 1919 fait apparaître un nouveau terme dans le discours courant : la « démobilisation », souvent suivie du substantif « intelligence ». Nous nous proposons ici d'examiner la question de la démobilisation culturelle¹ à travers une étude de cas, celui de Jacques Rivière (1886-1925). Une étude de cas ne permet certes pas de tirer des conclusions exhaustives, mais la position de Rivière comme directeur de *La NRF* de 1919 à 1925 ainsi que le débat sur la démobilisation qu'il initie semblent justifier le regard particulier que nous portons sur son parcours. Ceci permettra de clarifier les enjeux principaux du processus de démobilisation, son rythme, ainsi que les obstacles qui le rendent si difficile.

Mobilisation et captivité

- 3 Lorsque la guerre éclate, Jacques Rivière a vingt-huit ans. Il est le secrétaire de rédaction de *La Nouvelle Revue française* sous la direction de Jacques Copeau. Originaire de Bordeaux, il fait sa khâgne à Paris au lycée Lakanal, où il se lie d'amitié avec Alain-Fournier et fait la connaissance de sa sœur, Isabelle, qui deviendra son épouse. Il rate son concours d'entrée à l'École normale supérieure, revient à Bordeaux pour passer une licence ès lettres. De retour à Paris, il fait la connaissance d'André Gide et de ses amis et commence à publier des articles dans leur revue, *La Nouvelle Revue française*, fondée en 1909. Il est reconnu par ses amis de *La NRF* comme un jeune talentueux et son rôle dans la *Revue* prend de plus en plus d'importance.
- 4 En 1906, il amorce une longue crise spirituelle qui ne s'accomplira qu'en 1913 avec son retour au catholicisme, sous l'influence de Paul Claudel. Pendant cette période, il publie un recueil d'articles de critique littéraire, *Études*, en 1906, et *De la sincérité envers soi-même* en 1912, faisant écho à sa crise spirituelle.
- 5 Avant la guerre, Rivière montre très peu d'intérêt pour les questions politiques et ses lectures sont essentiellement littéraires. La musique et les beaux-arts, à côté de la littérature, sont ses grandes passions, et la manière dont il aborde le monde est marquée par une aspiration au spirituel, qu'exprime aussi un questionnement constant sur la foi.
- 6 Quant à *La NRF*, elle n'a pas encore, avant la guerre, le rayonnement qu'elle connaîtra dans l'entre-deux-guerres. Fondée en 1909 en pleine effervescence de petites revues littéraires, alors que ce champ est dominé par le *Mercure de France* – première réussite éditoriale issue du courant symboliste –, *La NRF* prétend dépasser le symbolisme, annonce le retour du roman et du théâtre, et promet par-dessus tout l'autonomie de l'art vis-à-vis de la politique et de la morale. Elle acquiert peu à peu la reconnaissance des écrivains de l'époque.²
- 7 Avec l'éclatement des hostilités, *La NRF* arrête sa publication. L'équipe éditoriale est dispersée. Rivière, mobilisé le 1^{er} août, rejoint comme sergent son unité, le 220^e régiment d'infanterie.
- 8 La démobilisation de Rivière nous intéresse parce que nous trouvons dans sa mobilisation des propriétés présentes dans d'autres cas, et notamment dans les milieux intellectuels. Elle est marquée par un mélange de souffrance physique dès les premiers jours, dont il fait état dans les lettres à sa femme, de peurs, d'angoisses³ ; mais le tout est considéré comme une épreuve dont la nécessité n'est à aucun moment mise en cause. Il explique ces motivations dans un essai rédigé pendant l'été 1917 (sur lequel on reviendra par la suite) en insistant sur les sentiments qui l'ont dominé au moment de sa mobilisation :

Je me souviens de cette dévotion qui m'emplissait si complètement, avec une si suave plénitude, pendant les quelques jours de préparation que mon régiment passa au dépôt. J'étais faible et souffrant, mais vraiment, je peux le dire parce que c'est vrai, j'étais heureux, j'étais comblé de joie. Je ne dis pas d'espoir, c'est autre chose ; l'espoir était plus nerveux, plus inquiet. Mais la joie était là ; elle pénétrait dans tous les coins de mon âme, elle baignait tous mes sentiments : la joie d'aimer et de se donner à qui l'on aime. [...]

Ah ! comme j'étais content d'avoir retrouvé sous cette forme pure et parfaite l'amour de la France ! Rien ne me semblait plus beau, ni plus désirable que la simplicité de sentiment à laquelle j'étais revenu. Si l'on m'eût dit que je devais la perdre à nouveau, Dieu sait quel désespoir m'eût saisi !⁴

- 9 Rivière voit dans cet élan les retombées d'une « crise intérieure de patriotisme » qu'il ne pense pas avoir été le seul à subir, une crise qui éclata dans les dernières années avant la guerre,
- [...] comme sous l'appel d'une urgente nécessité qui ne [se] démasquait pas encore, cette passion de la France avait fait en moi des progrès vertigineux⁵.
- 10 Le 24 août 1914, à la suite de la bataille d'Eton, Rivière est fait prisonnier. Ainsi, son expérience de guerre se résume, mis à part ces trois jours de combats, à trois années de captivité en Allemagne. Pour comprendre l'évolution postérieure de Rivière, il faut bien saisir toute la signification de ces trois années. Les témoignages de Rivière sur cette période ne laissent aucun doute sur le fait que Rivière l'avait vécue comme un traumatisme psychique marqué d'une souffrance physique, humiliation vis-à-vis de ses gardiens et culpabilité à l'égard de lui-même⁶. Assez vite, il est au courant de la disparition de son meilleur ami et beau-frère, l'écrivain Alain-Fournier⁷, et le sentiment de culpabilité de rester vivant et en sécurité le ronge. Ses méditations religieuses⁸ et sa correspondance avec sa femme étaient sans doute ses seuls réconforts.
- 11 Le 14 juin 1917, il est libéré et arrive en Suisse, dans le cadre d'une convention entre la France et l'Allemagne par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Il est rejoint bientôt par Isabelle, accompagnée de leur petite fille Jacqueline. Isabelle Rivière, identifiant chez son mari les blessures d'un traumatisme psychique, l'écrit à la tante de Rivière :
- Une fois le premier moment de joie passé, il est triste et sombre et j'ai peur qu'il faille bien du temps pour lui reprendre à être heureux⁹.
- 12 C'est le même constat que fait Rivière lui-même. C'est ainsi qu'il décrit son état psychique après la captivité :
- Même libre, je me suis senti longtemps encore en prison. Toutes mes voies étaient traversées ; partout où je voulais aller, une invisible influence m'arrêtait en deçà. Je ne peux pas dire toute la tristesse sans raison qu'il y avait en moi. Je savais bien que tout, autour de moi, restait possible et joyeux. Je comprenais que le monde n'avait pas changé. Mais il était défendu à mon cœur d'en jouir. Sur les liens mêmes que je retrouvais, je m'appuyais sans confiance, sans conviction. Ils étaient là et je n'y pouvais plus croire. Les mouvements qu'esquissait mon âme m'apparaissaient à moi-même comme des folies. À chaque geste dont l'idée me venait, j'avais l'impression que tout le monde me regardait et allait m'en faire un grief ; je m'imaginais sans cesse être en faute ; il fallait de bonnes paroles pour me décider aux plus petites actions. En un mot je n'étais plus moi-même, je n'avais plus toute ma taille ; j'avais perdu le goût de vivre. Je n'ai jamais connu plus noir pessimisme qu'au moment où la main allemande me lâchant, m'a reposé au milieu du vaste monde, tel qu'elle m'avait pétri et formé¹⁰.

Les germes de la démobilisation

- 13 Sans que ce soit contradictoire, c'est pendant cette même époque que Rivière commence son processus de démobilisation. Ce processus ne sera ni linéaire, ni simple. Il subira des ruptures et sera encombré de contradictions. Mais il débute pendant l'été 1917, lorsqu'il séjourne en Suisse.
- 14 Rivière a laissé une trace de ces premières mises en question dans deux textes – inédits de son vivant – datant de l'été 1917¹¹. Ses réflexions montrent un éloignement du pôle mobilisé de la culture de guerre par plusieurs aspects. Le premier de ses essais, intitulé *Révisons les notions de guerre*¹², montre l'indignation de Rivière au sujet du recul de l'esprit

humain attribué à la guerre. Rivière affirme avoir observé une éclipse totale de la vérité dès les premiers jours de combat¹³ :

Plus moyen de savoir la vérité ! Aucune question ne pouvait l'extraire ; car dans l'esprit même des témoins, la notion en était obscurcie ; ils ne savaient pas ce que c'était. Dans tous les récits la peur, la vantardise, l'ignorance, la mauvaise conscience ou même simplement l'imagination mettaient des couleurs invraisemblables. Le trouble était si grand que les esprits ne retrouvaient plus leur *critérium* habituel ; rien plus ne les empêchait de croire toutes les billevesées que leur inspiraient leurs passions. Ils « arrangeaient » sans s'en rendre compte, conduits par le seul besoin de craindre ou d'espérer, de haïr ou d'aimer. Ils étaient la proie de leur propre cœur désorienté. [...] Et l'on a vu germer la foison des fausses nouvelles, les déformations de toutes sortes infligées aux événements, et les démentis effrontés à tout ce que la science avait établi de plus incontestable et surtout les caricatures les plus abracadabrantes de l'ennemi¹⁴.

- 15 Selon Rivière, la guerre est non seulement la « suspension de toute morale, [elle est] aussi la suspension de toute vérité. » C'est l'état de guerre qui est responsable, selon lui, de cette déformation, puisque « l'attitude de l'homme qui se bat n'est pas celle de l'homme qui cherche à savoir comment sont les choses hors de lui¹⁵ ».
- 16 Rivière s'en prend tout particulièrement à la représentation courante de l'ennemi qu'il trouve mensongère, se heurtant au bon sens. Il s'étonne d'abord d'y constater la contribution des journalistes, et pire encore, celle des intellectuels. Tout en comprenant leur révolte et leur colère, il critique sévèrement leur manière de « changer leurs émotions en philosophie », ou encore de « transformer « à l'allemande » les expériences les plus douteuses en une vaste théorie ethnique¹⁶ ».
- 17 Le deuxième essai, plus long, est destiné à une éventuelle publication dans *Les Écrits nouveaux*. L'article sera cependant, comme nous le verrons, condamné par l'auteur lui-même à la non-publication. Dans ce texte, initialement intitulé par l'auteur *Évolution du sentiment national*, Rivière commence par avouer que la guerre l'a changé. « Je ne suis plus le même ; je me reconnais à peine ». Son sentiment à l'égard de la France a évolué :
Non, l'amour de la France n'a pas baissé en moi ; il ne s'est ni usé, ni avili ; il est toujours à la même place dans mon cœur. Mais c'est ma raison qui a fait du chemin. Elle a regardé, absorbé, compris tout ce qui se passait autour d'elle. Et maintenant elle m'enseigne que le point de vue national ne peut plus être maintenu intégralement¹⁷.
Ou encore :
La guerre dure trop longtemps. Elle démontre des choses que je n'aurais jamais voulu voir vraies. [...] Si j'apparais ici en champion de la Société des Nations, on peut bien croire que ce n'est pas pour mon plaisir. Au moment même où j'entreprends la défense du point de vue qu'on pourrait appeler universel, quelque chose en moi se scandalise et je me sens comme tiré en arrière par les forces les plus secrètes de mon cœur, que mon esprit a dépassées, mais non pas vaincues¹⁸.
- 18 Ce point paraît essentiel. Rivière ne peut échapper aux conclusions rationnelles de son analyse, mais son cœur affiche encore un pôle « mobilisé ». C'est sa « raison » qui lui commande de changer de point de vue.
- 19 Cet article se présente sous la forme d'un plaidoyer pour la Société des Nations, idée du président américain Wilson qui suscite à l'été 1917 des réactions vives et un grand débat. Rivière défend l'idée de la Société des Nations contre les arguments de Charles Maurras¹⁹. Lorsque ce dernier y voit « une utopie, une chimère, une nuée », Rivière rétorque que c'est Maurras lui-même qui, en assimilant la guerre actuelle aux guerres passées, commet une erreur d'appréciation de la réalité :

Je le demande, n'est-il pas beaucoup plus naïf, n'est-ce pas une utopie beaucoup plus grande, que de ne vouloir découvrir aucune différence entre la guerre actuelle et celle de 70 par exemple ?²⁰

- 20 Contrairement aux guerres passées, dit Rivière, celle-ci est caractérisée par l'énormité des effectifs engagés. Les masses ont transformé la guerre de mouvements en une guerre de positions ; la guerre de positions s'est avérée très longue ; une longue guerre crée de la lassitude et du dégoût ; et surtout, cette guerre longue n'a pas d'issue, puisqu'elle ne peut plus finir par une victoire nette et écrasante de l'un sur l'autre.

- 21 Aussi, raisonne Rivière, la guerre des masses se caractérise par un trait singulier et nouveau : la mémoire des masses. Si les guerres passées n'ont fait qu'effleurer le monde, par le petit nombre des gens qui y participaient, celle-ci, au contraire, aura comme résultat une multitude de témoins, dont une bonne partie sera, en plus, résolue à s'opposer à ce qu'elle recommence. C'est ainsi que, selon Rivière, la Société des Nations est déjà plus qu'une idée :

Elle agit déjà à la manière d'un principe conducteur. Elle est comme la colonne de fumée sur laquelle les peuples règlent, plus ou moins consciemment, leur marche à travers le désert de la guerre²¹.

- 22 Concluant son essai, Rivière affiche son optimisme, indiquant une fusion entre l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité, la première étant désormais dépendante de la seconde.

Pour la première fois peut-être depuis le commencement du monde, la cause de chacun devient celle de tous ; et réciproquement. Désormais chacun veut avant tout être laissé tranquille ; mais il est bien obligé d'en reconnaître la condition première, qui est de laisser aussi les autres tranquilles. Et tellement il désire n'être plus dérangé par aucune récrimination, nous voyons en effet chaque peuple dès aujourd'hui faire sienne et défendre comme son propre bien l'idée d'une paix qui ne blesse aucune nationalité, qui ne laisse à personne aucun sujet de mécontentement et d'animosité²².

- 23 Si cette aspiration à la fusion des deux sentiments, patriotique et humain, paraît logique, l'expérience du dernier siècle montre cependant que sa réalisation se heurte à de nombreux obstacles. L'évolution même de Rivière illustre bien cette difficulté. Et Rivière lui-même dit tout son malaise. La réalisation de cette aspiration n'est-elle pas difficile parce qu'elle est si logique et tient si peu compte des sentiments ?

- 24 Dans une lettre du 30 novembre 1917, Rivière partage son désarroi avec André Gide. Il s'y plaint d'une certaine fatigue de l'esprit :

J'ai à lutter contre une espèce de pâleur générale de mes sensations et de mes visions, qui sont l'héritage le plus clair que m'ait laissé la captivité : je ne vois plus, je ne sens plus avec la même vigueur qu'autrefois ;

il explique que cet article le contraint à des sujets qu'il ne connaît pas bien : « Tu me vois travaillant dans la Société des Nations et sur les questions économiques ? » Et enfin, il se dit mécontent simplement de ce qu'il lit, non pas parce que ce n'est pas ce qu'il pense, mais parce qu'il n'aime pas ce qu'il pense :

Mon troisième et dernier tourment, c'est que je me reconnais si peu dans ce que j'écris, c'est que c'est si différent de ce que j'aimerais penser et dire. Mais quoi ? C'est ce que je pense : là-dessus je n'ai plus de doutes (après en avoir eus : et ça, c'est au moins un tourment de passé). Ce que je pense maintenant est si peu Jacques Rivière ! Non pas que j'ambitionne de me répéter toute ma vie. Mais il y a des sentiments que j'aimais, que j'aurais voulu garder, peut-être par coquetterie, dont je souffre de ne plus retrouver la trace dans ce que me dicte maintenant, avec une austérité effroyable, ma raison²³.

- 25 Ses remords et tourments prennent le dessus lorsque les événements militaires et diplomatiques donnent un certain avantage à l'Allemagne et donc augmentent l'angoisse d'une défaite militaire. Il semble que ce soit la signature par l'Allemagne du traité de Brest-Litovsk – et les vastes territoires à l'Est annexés en conséquence par celle-ci – qui exaspère Rivière²⁴. Tous ses efforts de pacification (en lui-même) ne sont plus d'actualité.
- 26 Ainsi, le 20 mars 1918, dans une lettre à Paul Burdy, le directeur des *Écrits nouveaux*, Rivière exprime d'une manière extrêmement violente sa décision de ne pas publier son article. Il ne revient ni sur la priorité des problèmes mondiaux, ni sur la nécessité d'une Société des Nations. Mais le peuple allemand le déçoit à un tel point qu'il ne peut plus croire à une paix avec lui :

Tandis qu'au moment où j'écrivais mon essai, j'espérais du peuple allemand un geste qui nous acheminerait vers cette solution totale, tandis que je considérais alors comme un devoir d'attendre ce geste et de le favoriser de notre espoir, aujourd'hui je n'ai plus aucune confiance dans ce ramassis non pas seulement de brutes, mais ce qui est pire, de « moules », de gens sans volonté, sans conscience, de bas arrivistes. Je ne connais pas de spectacle plus dégoûtant que celui de l'opinion socialiste allemande en face de la paix russe. L'humanité n'a jamais rien vu de plus abject²⁵.

Par la suite, Rivière raconte dans quelle mesure il avait essayé, même en étant prisonnier en Allemagne, de résister à la tentation de coller à tous les Allemands des étiquettes simplistes et abjectes. Mais maintenant, il n'hésite plus à employer des termes durs : « Ce sont tous des cochons » ; des « salauds » ; et puis : « Un seul devoir nous reste : continuer, faire encore le plus de cadavres possible. » Et il conclut :

En tout cas, ce que je refuse, ce que je m'interdis désormais violemment, c'est de contribuer, pour si peu que ce soit, à l'illusion qu'il y a encore quelque chose à faire avec les Boches, qu'ils sont encore capables d'entendre raison. C'est pourquoi : au panier ! Ou, en tout cas, dans le fond du plus secret tiroir, jusqu'à ce que ces malheureux, s'ils en sont capables, aient fait quelque chose – mais alors il faudra que ce soit quelque chose d'énorme – qui justifie la confiance que j'ai failli avoir la bêtise de leur marquer²⁶.

La remobilisation

- 27 C'est probablement à ce stade-là que Rivière reprend son manuscrit de *L'Allemand, souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*²⁷. L'idée d'écrire ce livre lui était venue pendant sa captivité, et il s'est mis à l'écrire peu de temps après sa libération. Ce livre est en contradiction totale avec les réflexions évoquées plus haut, où Rivière exprime une position réconciliante.
- 28 Au premier abord, ce livre peut paraître d'une moindre violence que la plupart de l'abondante littérature dénonçant les Allemands qui fleurissait en France et dans les pays alliés en 1914-1918²⁸. Rivière récuse une assimilation simpliste du terme « barbares » aux Allemands et résiste à certaines formes d'exagération. Son livre ne se concentre ni sur les atrocités allemandes, ni sur les méfaits de l'occupation. Mais la dénonciation de la mentalité allemande par Rivière s'avère particulièrement définitive et radicale. Car l'écrivain ne leur reproche pas ce qu'ils ont *fait* mais ce qu'ils *sont*. C'est ce qui l'intéresse dans cet ouvrage. Dans un de ses brouillons, probablement daté du début de la rédaction, il le dit clairement :

Ce que je reproche aux Allemands, ce n'est pas d'abord d'avoir violé la Belgique, ce n'est pas d'avoir pillé, brûlé, assassiné ; leurs crimes les plus frappants, on prend

suffisamment soin de les leur rappeler ; je n'ai pas à m'en occuper ; ils ne me touchent qu'en tant que je fais partie de la communauté qui les a subis ; leur pointe n'est pas spécialement dirigée contre moi. Ce que je reproche aux Allemands, ce ne sont pas d'abord leurs actes ; non pas qu'ils me plaisent beaucoup ; mais enfin ils sont quelque chose d'extérieur à eux et qu'on peut en supposer détaché [...]. Mais mon grief va plus profond, c'est à leur être même que j'en veux, ou plutôt à leur manque d'être. Ce que je reproche aux Allemands, c'est d'abord d'être rien²⁹.

- 29 Le constat que les Allemands sont « rien » est le fil conducteur du livre. Ils sont définis par leur « manque » : manque de crête, incapacité de distinguer le bien et le mal, le vrai et le faux, impuissance analytique, impuissance à la contemplation. La seule qualité positive que Rivière accorde aux Allemands est leur force de volonté, impliquant une remarquable patience, inépuisable énergie, un attrait irraisonné pour le travail, et tout cela augmenté par une capacité monstrueuse d'être éduqués, de s'édifier. Cette force de la volonté est donc susceptible d'expliquer toutes ses formidables réussites.
- 30 Les problèmes méthodologiques de ce livre sont nombreux. Ils seront évoqués ici très brièvement seulement, car, l'objectif en discutant ce livre n'est pas de le passer aux feux de l'examen critique. Il est seulement étudié comme un témoignage de guerre et comme une étape, dans l'évolution de Rivière, entre la mobilisation et la démobilisation. Néanmoins, il convient d'en signaler quelques-uns, car ils sont révélateurs de l'état d'esprit dans lequel le livre a été rédigé.
- 31 D'abord, Rivière oscille entre une position de témoin qui raconte ses « souvenirs » et une position de « juge » qui condamne le peuple allemand. Il appuie ses conclusions sur trois types de « sources » : ses expériences personnelles avec les geôliers et les chefs du camp, quelques faits politiques et diplomatiques analysés à partir de journaux³⁰, et, enfin, sur une série d'articles consacrée à la *Kultur* de Paul Natorp – essayiste allemand – parus dans le *Deutscher Wille des Kunstwarts* durant l'année 1915. Ces derniers aident Rivière à donner une allure plus « objective » à son travail, mais ils sont à l'évidence partiels et ne permettent absolument pas de tirer des conclusions générales. D'autant plus que Rivière ne possède pas de connaissances amples ou approfondies, ni de la philosophie allemande, ni de l'histoire allemande, ni des Allemands eux-mêmes, mis à part ceux qu'il avait rencontrés en étant prisonnier. Un livre d'impressions subjectives donc ? Sans doute. Mais Rivière a du mal à le reconnaître et s'efforce de donner une théorie générale de la mentalité allemande.
- 32 Conformément à la logique de la culture de guerre, le livre de Rivière révèle une vision dichotomique du monde. Son Allemand est tout ce qui n'est pas français, et le Français est tout ce qu'il reconnaît en lui ; plus que dans le livre lui-même, nous trouvons un écho cru de cette position dans ses brouillons :
- J'écris donc ce qui va suivre simplement pour « vomir » l'Allemagne et les Allemands. Une simple opération hygiénique. Je veux retrouver mon souffle ; je veux être moi-même de nouveau tout entier. Je ne sais pas très bien ce que je vais dire. Mais en tout cas je dirais que les Allemands ne sont pas moi et que je ne suis pas les Allemands, je dirais qu'ils sont la chose la moins supportable qu'il y ait paru au monde pour mon tempérament ; je les secouerais de moi (peut-être s'y sont-ils un peu accrochés), comme l'objet le plus importun, le plus offensant pour mes goûts et pour mes instincts qu'ait jamais senti peser sur mes épaules.³¹
- 33 Le point de vue du Français explique pourquoi l'Allemand de Rivière est perçu sous le signe du manque. Il faut faire un effort de reconstruction du parcours du sergent Rivière. Il se mobilise avec l'ardeur patriotique que l'on sait. Il est fait prisonnier au bout de trois jours de combat et se sent tout de suite marginalisé. La guerre qu'il soutient continue

sans lui. Son ami fraternel est mort. Et pourquoi pas moi ? se demande-t-il. Il essaie de s'évader plusieurs fois sans succès. Il est démuni et souffre physiquement, et de plus, il subit la vie du camp avec les humiliations quotidiennes de la part de gens qu'il méprise (avant d'être allemands, ils sont tout simplement des éléments inférieurs de la société, sans formation et sans culture comparables aux siennes). Cette souffrance est d'autant plus grande qu'il se sent coupable et se dit ne pas avoir le droit de se plaindre tandis que ses compatriotes se font sacrifier sur le champ de bataille. Il observe ses geôliers et ne les comprend pas. Rien dans son passé ne l'avait préparé à une telle expérience. Mais son tempérament le pousse à comprendre, à trouver les raisons profondes d'un comportement inédit à ses yeux. Et voici qu'il dessine un portrait de son ennemi, de son geôlier, qui représente tout ce qu'il rejette de lui, tout ce qu'il n'aime pas. De plus, il assimile aux Allemands tout ce qu'il n'aime pas dans la guerre, voire tout ce qu'il n'aime pas dans la modernité, qui se trouve chez Rivière lié au pôle négatif de la représentation dichotomique, en opposition avec le vieux classicisme français.

- 34 Le livre aboutit à une définition de la barbarie allemande comme étant l'essence de la « Culture » allemande en opposition avec la « Civilisation » française³². Pour Rivière, la culture allemande n'est rien d'autre que l'action. La vision allemande du monde, telle que la comprend Rivière, est « une force », « un moteur », « un moulin », une machine efficace qui vise à transformer le monde sans comprendre pourquoi et dans quel sens. Rivière, effrayé, déploie une vision d'un monde en mouvement, dans lequel il n'y a pas de place pour l'homme. C'est ce monde que l'Allemand veut créer, un monde d'une grande barbarie intellectuelle :

On a pu voir dans tout ce qui précède que je n'aimais pas beaucoup les injures. J'ai spécialement pris soin de retenir le plus longtemps possible le gros mot de barbarie. J'ai même condamné l'emploi qu'on en fait couramment pour stigmatiser certains défauts allemands que je crois avoir montrés d'une qualité toute différente. Mais enfin voici le moment arrivé où je ne puis plus m'empêcher de le lâcher. Oui, tout bien réfléchi, même si le triomphe de l'Allemagne, même si la « révolution » du monde par l'Allemagne devaient représenter un progrès matériel positif, je prétends que ce ne pourrait être qu'au prix d'un retour à la plus effrayante barbarie intellectuelle³³.

- 35 Même si le livre de Rivière se distingue de la littérature de guerre par une approche plus subtile et complexe, il est pourtant de plain-pied avec la culture de guerre, par l'opposition principale qui le domine dès le début jusqu'à la fin entre les deux essences nationales et aussi parce qu'il s'inscrit absolument dans les termes du discours : civilisation-barbarie. Si le ton calme et maîtrisé est gardé la plupart du temps, des cris de haine rompent de temps à autre cette tranquillité apparente. Les passages les plus violents ont été écartés et ne se trouvent que dans les brouillons, mais le cadre mesuré sert, selon nous, surtout à masquer la charge émotionnelle qui est pourtant le fond du livre.
- 36 Dans son avant-propos, comme dans de nombreuses confidences à ses amis, Rivière exprime tous les scrupules qui l'ont saisi et ont failli le paralyser en écrivant ce livre :
- Je ne pouvais me faire aucune illusion sur ce qu'il y avait d'excitant, d'encourageant pour la haine dans ce que j'avais à dire sur les Allemands. [...] Avais-je le droit de contribuer, pour si peu que ce fût, à l'augmentation de la haine et de la douleur dans le monde ?³⁴
- 37 De surcroît, Rivière est conscient de la partialité de sa réflexion en temps de guerre, de l'écart entre l'examen critique des choses et des observations faites sous le feu :

J'avais beau être intimement convaincu de la vérité de mes remarques sur le caractère allemand, il est impossible, me disais-je en même temps, de penser juste par le temps qui court³⁵.

- 38 La vision allemande des choses, admet Rivière, lui parut « aussi nécessaire que la [s]ienne ». En d'autres termes : comment justifier une dénonciation de l'autre lorsque l'on écrit pendant une guerre contre lui et qu'on se trouve au cœur du conflit ? Est-il possible de garder une approche objective ?
- 39 Pour répondre à ces scrupules, Rivière explique qu'en délaissant le livre et en essayant d'écrire d'autres choses, il a été contraint de constater que ses Allemands « ne passaient pas³⁶ ». Ainsi, il s'est laissé prendre, dans un acte égoïste, par son antagonisme anti-allemand, et il a succombé à « l'entreprise violente », « en pleine conscience et à contrecœur sous l'empire d'une passion irrésistible pour une fois seulement, si Dieu le permet. » Et puis « Je me débarrasse, je me déblaye [...] je n'y condamne rien ; j'y déteste seulement. Mon livre n'est rien de plus que la grande détestation que mon esprit fait de l'Allemagne³⁷ ».

Le passage à la démobilisation

- 40 Revenons un instant sur les étapes de la conception et de la rédaction de *L'Allemand*. Rivière commence sa rédaction pendant l'été 1917, en Suisse, la délaisse ensuite pour quelques mois en se plongeant dans d'autres activités qui le réjouissent, notamment une série de conférences qu'il donne à Genève et à Lausanne sur *La NRF* et la jeune génération d'écrivains français. Le 17 juillet 1918, Rivière rentre en France. Il obtient une permission d'un mois, prolongée d'un second mois, qu'il passe chez ses tantes à Cenon. Il décide alors d'achever *L'Allemand*. Au bout des deux mois de permission, il est réincorporé et envoyé « provisoirement » à Toulouse dans l'attente d'autres affectations. Il y reste du 5 octobre 1918 au 7 janvier 1919, période pendant laquelle il termine le livre grâce à l'aide de sa femme qui copie ses épreuves. L'ouvrage est publié un mois après l'armistice.
- 41 Pendant ce temps, Rivière s'éloigne déjà du pôle mobilisé, et il a de plus en plus de mal à accepter son livre. C'est du mois d'octobre que date son avant-propos qui exprime ses scrupules. Le 30 octobre 1918, quelques semaines avant le tirage, il le dit encore à sa femme :
- C'est mon pauvre livre [...]. Je le déteste, je l'exècre, si j'avais seulement un tout petit peu de courage, j'en arrêteraï l'impression, car je sais que sitôt qu'il aura paru, je le regretterai et qu'il sera un remords pour toute ma vie. Les scrupules que j'avoue dans ma préface étaient légitimes, j'aurais dû les écouter. Mais je te fais grâce de mes remords anticipés, puisque je sais bien que je vais être assez lâche pour laisser aller l'affaire jusqu'au bout. Il faut au moins que j'accepte franchement ma propre infamie³⁸.
- 42 Ainsi, paradoxalement, on peut situer le tournant de Rivière vers une position franchement démobilisée au moment même où les dernières épreuves du livre sont corrigées et le livre imprimé. Dans une longue lettre à Isabelle datée du 9 décembre, il avoue que l'armistice et la libération de l'Alsace et de la Lorraine l'ont laissé presque indifférent, il se demande pourquoi il n'arrive pas à jouir de la victoire. La révolution en Russie et l'anarchie en Allemagne l'occupent plus que la fin de la guerre.
- Ce qui me travaille aujourd'hui, ce sont les nouvelles, c'est la situation générale. Il y a un tas de choses que j'aurais besoin de crier. Ce n'est même pas une revue qu'il

me faudrait en ce moment, mais un journal où comme Maurras je pourrais jeter ma pensée toute fraîche³⁹.

Il est tout tendu vers l'avenir et le dit non sans orgueil :

Et d'ailleurs je sens que tu es une des seules personnes au monde à qui je puisse parler de tout ça sans scandaliser. C'est terrible d'avoir une pensée qui est toujours en avance et qui ne peut pas jouir du présent par trop grande compréhension de l'avenir. Mais c'est bien délicieux aussi⁴⁰.

- 43 L'occasion d'intervenir sur la place publique lui sera bientôt offerte. Depuis son internement en Suisse, des longues discussions épistolaires sont échangées entre Jacques Rivière, André Gide, Gaston Gallimard et Jean Schlumberger en vue d'une relance de *La NRF* après la guerre. Assez vite, Rivière devient le candidat préféré pour le poste de directeur. Rivière attend ce moment avec une impatience grandissante. C'est ainsi qu'il se voit à la direction de *La NRF* :

La seule chose que je vois clairement, c'est combien il serait en effet important, et peut-être pour l'honneur même de la France, que je reprenne dès maintenant *La NRF*. Je dis : je, parce que moi seul, je le dis sans modestie, j'ai des idées suffisamment claires et suffisamment neuves pour lui imprimer la direction qui en fera quelque chose⁴¹.

- 44 Dans la suite de cette lettre, il exprime sa détermination de s'approprier *La NRF* afin d'en faire son propre organe de combat.

Sous cette forme, d'ailleurs, il ne faut pas se faire d'illusions, la revue correspondrait exactement à mon esprit, en refléterait non pas les seules opinions (encore une fois chacun pourrait y dire ce qu'il voudrait), mais les seules préoccupations. Il faudrait à tout prix que j'en sois le directeur. C'est ce que peut-être les autres n'accepteront pas. Et je comprends très bien d'avance ce qui pourra les faire hésiter. Je leur demande presque une sorte d'abdication entre mes mains. Vont-ils vouloir se laisser détrôner comme de vulgaires princes allemands ?⁴²

- 45 Et il justifie cette ambition tyrannique par un sentiment fort d'avoir le droit de marquer la scène culturelle d'après-guerre au nom d'une mission presque messianique :

Un instinct très puissant me pousse à l'entreprendre. Je me sens traversé par l'axe même de la génération nouvelle. Je me sens en plein dans son courant. Je sens que c'est moi qui dois parler pour elle et que tout le monde attend que je dise justement ce que je vais dire⁴³.

La démobilisation de l'intelligence

- 46 Le 5 janvier 1919, le sergent Jacques Rivière quitte Toulouse pour une nouvelle affectation au ministère de la Guerre, à la 20^e section des secrétaires d'état-major. Il est employé à la commission interministérielle de coordination et de contrôle des travaux urgents à exécuter dans les territoires libérés. Le 21 mars, il est enfin démobilisé (militairement). La guerre finie, le livre sur l'Allemand derrière lui, il se charge maintenant de démobiliser les intelligences.

- 47 Il commence par rédiger l'article-programme du premier numéro de *La NRF*, qui paraîtra en juin 1919. Quelques mois seulement après la guerre, et un mois avant la signature du traité de Versailles, les idées de cet article sont audacieuses, pour ne pas dire explosives. Rivière le savait, et c'est sans doute la raison pour laquelle il s'est gardé de le montrer à ses amis avant de l'envoyer à l'impression, c'est-à-dire le 19 mai 1919. Une stratégie peu respectueuse visant tout à la fois à imposer son autorité de directeur et à lancer un appel provocateur dans les milieux littéraires conservateurs de 1919.

- 48 L'essentiel de l'article est l'annonce du retour à l'ancien programme de *La NRF* d'avant-guerre. Après un bref hommage aux fondateurs de la Revue de 1909 (André Gide, Michel Arnauld, Jacques Copeau, Henri Ghéon, André Ruyters et Jean Schlumberger), Rivière rappelle leur *credo* qui est celui de « l'autonomie de l'art⁴⁴ ». Ce rappel permet à Rivière de légitimer son programme comme étant la continuation de celui de ses aînés. Mais la vraie signification de ce « retour » résonne scandaleusement : Rivière déclare la fin de la guerre.
- 49 « La guerre est venue, la guerre est passée », dit-il. Elle « a pu changer bien des choses, mais pas celle-ci, que la littérature est la littérature, que l'art est l'art ». Et Rivière ose même se demander si le nouvel âge n'a pas besoin d'une certaine « gratuité »⁴⁵, alors que la guerre est considérée par lui comme une *contrainte*, une *exigence* ou encore comme *joug* sur les intelligences, conduisant à un *esclavage intellectuel*, étranger non seulement à l'esprit créateur mais aussi à la civilisation française. Du coup, penser librement et avec désintéressement deviennent sous la plume de Rivière le vrai devoir patriotique⁴⁶.
- 50 Toujours conformément à la tradition *NRF*, Rivière indique le goût et les préférences de la Revue. S'il ne s'agit pas d'une chapelle littéraire, *La NRF* a bel et bien une « direction » littéraire, que Rivière définit comme « tout ce qui nous semble faire valoir une renaissance classique [...] profonde et intérieure »⁴⁷.
- 51 Et pourtant, Rivière ne propose pas d'oublier la guerre et d'ignorer les événements d'actualité, et c'est ici réellement la seule rupture avec *La NRF* d'avant-guerre. Il appelle à un examen critique des événements politiques et à une prise de position :
- Une force qui dépasse infiniment nos forces nous tient rivés à l'actualité, nous inspire même également à tous le besoin de contribuer personnellement à la solution des grands problèmes posés par la guerre⁴⁸.
- Mais cela doit se faire, selon Rivière, sans contaminer la littérature. La formule de Rivière à cet égard est brillante : « Rester à la fois des écrivains sans politique et des citoyens sans littérature. » Autrement dit, créer sans soucis moraux et politiques dans le domaine de la littérature ; intervenir en politique sans y mêler des aspirations littéraires ; s'en tenir *in fine* à une stricte séparation des ordres, de l'artistique et du politique.
- 52 L'idée que la fin de la guerre sur le plan militaire exige la fin de la mobilisation sur d'autres plans est loin d'être acquise en juin 1919. L'appel à la séparation de la littérature et de la politique signifie un éloignement du pôle mobilisé vers le pôle démobilisé. En écrivant ces lignes, Rivière sait que trois des fondateurs de la revue (Arnauld, Ghéon et Schlumberger) ne sont pas de cet avis. Ghéon s'était converti au cours de la guerre au catholicisme et avait adhéré à l'Action française ; Schlumberger avait songé pendant la guerre à une revue de combat de l'Union sacrée⁴⁹. Sa position était la même en juin 1919.
- 53 La question du programme de la nouvelle *NRF* n'a jamais été tranchée par le groupe de la revue, pour des raisons à la fois pratiques (difficulté de rassembler tous les membres du groupe) et fondamentales (diversité des opinions). Pour Arnauld, Ghéon et Schlumberger, une démobilisation de l'intelligence signifiait un suicide national.
- 54 Rivière comptait dans son « coup d'État » sur le soutien de Gaston Gallimard qui avait refusé la guerre en bloc, de Jacques Copeau, qui, avec Gallimard, avait passé une bonne partie de la guerre aux États-Unis et dont l'approche était semblable à celle de Gallimard, et d'André Gide, dont le tempérament et le retrait de la vie publique pendant la guerre laissaient supposer une approche modérée. Mais même ces trois derniers ne furent pas mis au courant de l'article avant son impression. Ceux-ci ont apporté à Rivière un soutien

qui lui a permis de survivre à la crise, tout en le mettant en garde contre ces pratiques tyranniques. Quant à Ghéon et Schlumberger, ils s'éloignèrent de la revue ; le premier définitivement, le second révisa plus tard ses positions et finit par accepter la direction de Rivière.

- 55 Si cet article avait déchaîné une grande tempête au sein de *La NRF*, il ne manqua pas de marquer l'ensemble du monde intellectuel français. Le 26 juin 1919 un manifeste de Romain Rolland est publié dans *l'Humanité* constituant un appel aux intellectuels français à rompre l'alliance avec l'État pour se mettre au service de l'humanité entière, après « l'abdication presque totale de l'intelligence du monde et son asservissement volontaire aux forces déchaînées ». L'extrême droite répond à cet appel par son propre manifeste rédigé par Henri Massis et publié le 19 juillet dans le *Figaro*. Celui-ci annonce la constitution du Parti de l'intelligence pour poursuivre l'œuvre de l'Union sacrée pour la défense de l'Occident⁵⁰. Ainsi l'article de Rivière, le manifeste de Rolland et celui de Massis constituent trois réactions à la guerre et trois propositions concernant le rôle de l'intellectuel dans la cité.
- 56 Le débat sur la démobilisation se poursuit en 1919-1920 et *La NRF* elle-même s'en fait l'écho. Michel Arnauld réplique à l'article de Rivière dans le deuxième numéro d'après-guerre, en juillet 1919, avec les « Explications ». Rivière rédige une note dans le numéro suivant sur le Parti de l'intelligence où il s'attaque à l'Action française. Schlumberger soutient dans le numéro suivant le Parti de l'intelligence et Rivière lui répond dans le numéro d'après avec « Catholicisme et nationalisme ».
- 57 Dans le numéro de janvier 1920, Albert Thibaudet reprend le débat pour défendre la position de Rivière. Dans son article, « Sur la démobilisation de l'intelligence », Thibaudet s'oppose à Maurras (par ailleurs hautement salué par l'auteur de l'article pour ses qualités littéraires ainsi que morales) :
- [...] l'intelligence française dans cet état de mobilisation permanente risquerait bientôt non seulement de ne plus être intelligence mais de ne plus être française⁵¹.
- 58 Ce débat, autour de la démobilisation, dessine les contours idéologiques du champ intellectuel émergent après plus de quatre années de guerre. Le sens originel du mot *démobilisation*, défini par Rivière, est la dépolitisation de la littérature et de la pensée dont l'adversaire est Maurras. Le manifeste de Rolland qui préfigure l'idée d'engagement aux valeurs universelles nous semble être pour le moment aux marges d'un débat entre démobilisés et remobilisés qui se fait dans des termes patriotiques. Le syntagme d'intelligence française qui marque le débat montre que l'intérêt national continue d'être une priorité, et que la divergence ne concerne que les moyens de le protéger.

La réconciliation avec l'ennemi

- 59 Sans surprise, *L'Allemand* a été plutôt bien accueilli en France et très mal en Allemagne⁵². Peu de temps après sa publication, Rivière répond à une lettre de Jules Romains dans laquelle ce dernier faisait part de ses objections au livre. La lettre de Romains a été perdue, mais la réponse de Rivière préfigure déjà ses projets de réconciliation :
- Certainement votre objection à mon livre, si objection il y a, touche à mon point sensible. Mon avant-propos vous aura montré qu'elle s'était présentée à moi dès le début et m'avait longtemps tourmenté. [...]
- Si pourtant j'ai persisté dans mon travail et l'ai mené jusqu'au bout, c'est encore une fois parce que je ne pouvais rien entreprendre d'autre avant d'avoir marqué ma

répugnance native, instinctive, aussi peu que possible par la guerre inspirée, pour les façons de sentir et de penser allemandes.

Maintenant me voici libre. Il faut me faire un peu de crédit. Vous ne savez pas ce que je vais dire, ni tout ce que je porte en tête. Ne croyez pas du tout que je vais dévouer ma vie à « vomir » comme vous dites « sur l'Allemagne l'injure prophétique », ni à encenser infiniment le génie français.

Mon destin est tout contraire. Je suis aussi conscient que vous de nos immenses défauts, de ce que les Allemands peuvent avoir de qualités. Je vais tâcher maintenant de le dire. Ma seule lâcheté aura peut-être été de commencer par ce qui, dans ma pensée, pouvait être le plus flatteur pour l'opinion moyenne chez nous

⁵³.

- 60 À première vue, il est difficile de comprendre comment l'auteur de *L'Allemand* peut devenir, dans les années 1920-1925, le champion de la cause du rapprochement franco-allemand, d'autant plus que Rivière ne rejette jamais son constat fondamental d'un « abîme entre les deux mentalités. » Dans la même lettre à Romans, il insiste en affirmant :

[...] même si l'on aspire à les réconcilier, le meilleur moyen de n'y pas échouer c'est bien voir tout ce qui les rend ennemis. Vous n'agirez pas sur l'esprit de l'Allemand par les mêmes moyens que vous agissez sur celui du Français. Il y a ici deux natures aussi antagonistes qu'on puisse le rêver. Trois ans de captivité m'ont fourni quelques raisons de m'en persuader⁵⁴.

- 61 Deux principes sous-tendent l'approche de Rivière vis-à-vis de l'Allemagne. Le premier est que les échecs des négociations entre la France et l'Allemagne et les crises diplomatiques successives dans le début des années vingt sont la conséquence de leurs différences de mentalités qu'ils refusent de reconnaître. Ainsi, les Français s'acharnent à imposer aux Allemands leur vision de l'histoire et de la justice, au lieu de coopérer avec eux pour construire la paix :

Notre conception de la paix, si elle n'est plus juridique, reste militaire. Nous nous attendons à voir la paix naître miraculeusement de notre constance. Nous ne nous occupons pas de la volonté de l'adversaire, ni d'en découvrir le sens, et si elle peut s'allier avec la nôtre : nous ne songeons toujours qu'à la briser⁵⁵.

- 62 Le deuxième principe de Rivière dans ses analyses est une approche pragmatique, comme le dit Hans-Manfred Bock⁵⁶. Rivière promet l'idée d'une entente *économique* avec l'Allemagne, et non pas *culturelle*. En effet, il reste persuadé de la supériorité culturelle de la France et porte très peu d'attention au bouillonnement culturel en Allemagne dans les années 1920. Ses connaissances de l'Allemagne contemporaine restent lacunaires : il ne s'y rend pas et ne noue pas d'amitiés avec des Allemands⁵⁷. En revanche, il croit que la construction de l'Europe, une question « de vie et de mort » pour la France, sera possible lorsque les deux peuples travailleront ensemble dans des intérêts communs.

- 63 Ses premiers articles pour la réconciliation paraissent dans *La NRF*. À partir de novembre 1922, une tribune lui est offerte par ses amis Aline et Emile Mayrisch. Ce couple d'industriels luxembourgeois, que Rivière avait connu avant la guerre, compte parmi les pionniers du rapprochement économique franco-allemand. Dès 1920, ils ouvrent leur château de Colpach à leurs amis et organisent des rencontres entre intellectuels et hommes politiques des deux pays. En 1922, Mayrisch achète le journal *Luxemburger Zeitung* et invite Rivière à y écrire une chronique tous les mois. Ainsi, Rivière y a publié 22 articles politiques de 1922 à 1924.

- 64 En 1924, Rivière signe une nouvelle préface à *L'Allemand* pour la réimpression. Dans cette préface, il critique sévèrement son propre livre : le ton d'abord, l'intolérance, le point de

vue trop exclusivement français, le manque de connaissance profonde de la littérature et de la pensée allemande, l'injustice et l'insolence avec lesquelles le livre avait été écrit. Tout y est. Pourquoi le réimprimer alors ?

- 65 Rivière explique que pour le corriger, il aurait dû faire une nouvelle enquête et se « replonger dans la masse même du peuple allemand. » Il n'a pas pu le faire. Mais il croit que malgré ses nombreux défauts, le livre contient quelques vérités :

Comme je me suis mis tout entier dans mon livre, il me paraît impossible qu'il n'en ressorte pas quelque chose de plus général et de plus important que moi-même⁵⁸.

Sans savoir qu'il allait bientôt mourir, la réimpression de *L'Allemand* et sa nouvelle préface prouvent qu'à la fin de sa courte existence, tout en évoluant entre 1918 et 1924 vers une conception moins rigide à l'égard de son ennemi allemand, Rivière n'a rien renié de son passé, et parvenait, peut-être mieux qu'en 1918, à accepter ses défauts, on pourrait dire à se réconcilier avec lui-même.

- 66 En juin 1919, lorsque Rivière lance la démobilisation de l'intelligence, il se heurte à une forte réaction qui peut indiquer le décalage entre son parcours et ceux d'autres intellectuels. Les deux années précédentes l'ont préparé à ce moment. Après une certaine démobilisation pendant l'été 1917, Rivière se remobilise au début de 1918 pour se démobiliser de nouveau, et cette fois définitivement, vers la fin de la guerre.
- 67 Les motifs de sa démobilisation en 1917 sont une lassitude et un dégoût de la guerre, et un désespoir total quant à l'issue de ce conflit. En revanche, la menace renouvelée avec le traité Brest-Litovsk et les progrès militaires allemands créent chez Rivière un retour vers le pôle mobilisé. On a vu que la perception de l'ennemi national constitue un élément déterminant dans le passage entre les pôles mobilisation-démobilisation.
- 68 En 1917, la démobilisation n'a pas pu s'accomplir pour Rivière puisqu'elle n'a pas été accompagnée d'une modification de la perception de l'ennemi. La haine de l'ennemi constituait pour Rivière une entrave à la démobilisation. Ce n'est qu'après lui avoir donné libre expression, en rédigeant *L'Allemand* – et alors que la menace n'est plus d'actualité – que Rivière peut enfin se démobiliser pleinement.
- 69 Notre idée de départ dans cet article était de comprendre le sens de la démobilisation à travers les usages que les contemporains en font et les manières dont ils la réalisent. Nous avons vu que la démobilisation signifie pour Rivière une dépolitisation de la littérature, une séparation des ordres. Dans le contexte de 1919, il s'agit d'empêcher l'Action française de restaurer le climat d'une culture de guerre qui serait, selon Rivière, un coup mortel pour la création française. Mais en même temps, et encore une fois d'une manière paradoxale, le Rivière d'après-guerre est un homme beaucoup plus « politisé » que celui d'avant-guerre. Pour la première fois de sa vie, il intervient dans des questions d'actualité et prend une position qui est, de surcroît, une position courageuse, pour la cause de la réconciliation. Ainsi, la démobilisation ne saurait être un processus politiquement neutre. « La guerre nous en faisons un bloc et nous tendons à croire qu'elle a agi de même sur des hommes du même âge », écrit Thibaudet dans le numéro d'hommage consacré à Rivière après sa mort subite en mars 1925. « En réalité elle a comporté trois types, trois genres de vie fort différents et qui ont marqué pour leur vie entière trois tranches de contemporains : l'embusqué (volontaire ou non), le combattant, le prisonnier⁵⁹ ». L'expérience de la captivité de Rivière semble être déterminante dans son évolution postérieure. Il a vécu la guerre autrement qu'un soldat au champ de bataille et autrement qu'un citoyen à l'arrière. Cette expérience a modelé son rapport particulier à l'ennemi,

mais en même temps a contribué à un processus de *désillusion*, comme il l'explique à sa femme dans une lettre du 9 novembre 1918 :

Elle [la désillusion de la France] est commune à tous les rapatriés. Et tu te souviens combien elle était forte chez moi à mon arrivée en Suisse. Vous nous faites tous l'effet, à nous qui avons vécu si longtemps en dehors de votre mentalité et en voyant d'autres choses, de gens absolument sublimes mais butés et presque bornés. Malgré tout, même aujourd'hui où les événements donnent raison à votre entêtement (je le reconnais loyalement), je continue de trouver que vous n'embrassez pas assez de choses, que vous êtes tous dans une ignorance des autres points de vue, des intérêts et des croyances de l'étranger, qui peut être dangereuse

⁶⁰.

- 70 On a longtemps insisté sur le rôle qu'a joué la défaite dans la mentalité allemande de l'après-guerre et dans quelle mesure elle était un obstacle à la démobilisation dans les pays vaincus. Or, on peut se demander si la victoire n'était pas, elle aussi, d'une manière symétrique, un obstacle aussi important à la démobilisation dans les pays vainqueurs. Si la culture de guerre persiste en France dans l'immédiate après-guerre, c'est en grande partie parce que la victoire écrasante des Alliés a permis de prolonger la représentation binaire de la culture de guerre. La barbarie allemande battue en brèche, n'est-ce pas la preuve que l'énorme sacrifice était pleinement justifié ?
- 71 Nous savons que cette position était dès le départ problématique, car la scène internationale de l'après-guerre est si bouleversée que l'illusion d'une paix acquise s'est vite dissipée. Mais pour se démobiliser, il fallait rompre avec un système de représentations qui dominait les esprits, à des degrés différents, pendant plus de quatre années de guerre. Et la démobilisation de Jacques Rivière semble montrer que la perception de l'ennemi en est un élément central, le plus dur à modifier, une modification pourtant nécessaire dans le passage de la guerre à la paix.

NOTES

1. La démobilisation culturelle en France après la Première Guerre mondiale est l'objet d'une thèse de doctorat en cours. La notion de « démobilisation culturelle » qui s'inscrit dans une approche du premier conflit mondial relevant de l'histoire culturelle est au cœur des questionnements historiographiques actuels, comme le montre l'organisation, par John Horne, du colloque *Demobilizing the Mind. Culture, Politics and the Legacy of the Great War, 1919-1933*, au Trinity College, à Dublin, les 26-28 septembre 2001 ; une partie des actes a été publiée dans *14-18 Aujourd'hui. Today. Heute*, 5, 2002.

2. Anna Boschetti, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir), *Histoire de l'édition française*, t. IV : *Le Livre concurrencé, 1900-1950*, Paris, Fayard, Cercle de la librairie, 1991, p. 511-551 ; pour les débuts de la NRF : Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue française*, Paris, Gallimard, 1978-86, 3 vol.

3. Michel Baranger, « Jacques Rivière et Alain-Fournier dans la « vaste et incertaine tempête de la guerre » (août-septembre 1914) », *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier (AJRAF)*, n° 89, 1998, p. 13-85.

4. Jacques Rivière, « Pour une Société des Nations », *Une conscience européenne, 1916-1924*, Paris, Gallimard, « Les cahiers de la NRF », 1992, p. 67-68.
5. *Ibid.*, p. 66.
6. Annette Becker, « Jacques Rivière prisonnier », *Bulletin des AJRAF*, n° 92/93, 1999 (actes du colloque *Dialogues autour de la foi*), p. 91-94 ; sur les prisonniers de guerre en 1914-1918 : Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 2000, p. 95-100.
7. Mort pendant la bataille des Hauts-de-Meuse, le 22 septembre 1914. Son corps n'ayant pas été retrouvé pendant trois quarts de siècle, il sera porté disparu. C'est seulement à la fin de la guerre que sa sœur Isabelle admettra sa mort. Jacques Rivière avait fait son deuil pendant sa captivité.
8. Auxquelles il donnera expression dans les *Carnets (1914-1917)*, Paris, Fayard, 1974.
9. Lettre du 10 juillet 1917, citée dans Jean Lacouture, *Une adolescence du siècle. Jacques Rivière et la NRF*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 566.
10. « En marge de l'Allemand », publié pour le troisième anniversaire de la mort de Rivière dans la NRF du 1^{er} mars 1928, 15^e année, n° 174, p. 289-297. Ce texte a été trouvé dans les brouillons de Rivière pour la rédaction de *L'Allemand* et donc date probablement de l'été 1917.
11. Le second a été publié en 1930 sous le titre « Pour et contre la Société des Nations » dans les *Cahiers de la quinzaine*. Le premier a été publié pour la première fois dans *Une conscience européenne*, « Cahiers de la NRF », Paris, Gallimard, 1992, d'où nous tirons les citations des deux textes qui vont suivre.
12. *Une conscience européenne*, *op. cit.*, p. 60-64.
13. Ce type de réflexions est extrêmement répandu. Un cas illustre est celui de l'historien Marc Bloch, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », Paris, Éditions Allia, 1999, 56 p. Première parution dans la *Revue de synthèse historique*, 1921.
14. Jacques Rivière, *Une conscience européenne*, *op. cit.*, p. 61.
15. *Ibid.*, p. 63.
16. *Ibid.*, p. 62.
17. *Ibid.*, p. 68.
18. Jacques Rivière, *Une conscience européenne*, *op. cit.*, p. 70.
19. La controverse entre Rivière et Maurras et ses disciples s'approfondira après la guerre.
20. *Ibid.*, p. 79.
21. *Ibid.*, p. 88.
22. Jacques Rivière, *Une conscience européenne*, *op. cit.*, p. 94.
23. André Gide – Jacques Rivière, *Correspondance, 1909-1925*, éd. établie, présentée et annotée par Pierre de Gaulmyn et Alain Rivière, Paris, Gallimard, 1998, p. 484-485.
24. Il est intéressant à noter que la rage de Rivière s'oriente exclusivement contre les Allemands et non pas contre la Révolution russe pour laquelle il fait montre d'une certaine sympathie mêlée néanmoins d'inquiétude.
25. Jacques Rivière, *Une conscience européenne*, *op. cit.*, p. 96-97.
26. *Ibid.*, p. 98.
27. Paris, Gallimard, « NRF », 1918.
28. Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996, p. 126-142 ; Martha Hanna, *The Mobilization of intellect*, Harvard University Press, 1996, p. 78-106, « The Kultur War » ; Michael Jeismann, *La Patrie de l'ennemi*, Paris, CNRS, 1997, p. 293-320.
29. Fonds Rivière, Bibliothèque municipale de Bourges, JRa.1 – AL, f. 11. Je remercie M. Alain Rivière de m'avoir autorisée à consulter ces archives ainsi que le directeur du fonds, M. Robert Tranchida, pour m'en avoir facilité l'accès.
30. Le dossier de *L'Allemand* conservé dans le fonds Rivière comprend une centaine de coupures de presse lui ayant servi de sources pour la rédaction du livre. On y trouve de nombreuses

coupures de *l'Action française*, notamment des articles signés Charles Maurras et Jacques Bainville, ainsi que de la *Dépêche de Toulouse*, du *Matin*, du *Journal de Genève*, de *l'Éclair de Montpellier*, du *Journal*. On peut y identifier le parcours géographique de Rivière, de Genève à Toulouse. Nous n'avons trouvé que six coupures extraites de journaux allemands.

31. JRa.1 – AL, f. 10.

32. Ainsi Rivière reprend l'opposition courante de la culture de guerre 14-18, répandue aussi bien du côté allemand que du côté français. Les deux termes ont été transcrits tel que Rivière le fait, bien que dans d'autres textes de cette époque on trouve souvent l'orthographe allemande *Kultur*.

33. *L'Allemand*, op. cit., p. 201.

34. Les citations de l'avant-propos de *L'Allemand* sont tirées de sa réimpression dans *Une conscience européenne*, op. cit., p. 17.

35. *Ibid.*, p. 19.

36. Jacques Rivière, *Une conscience européenne*, op. cit., p. 22.

37. *Ibid.*, p. 23.

38. *Bulletin de l'AJRAF*, n° 52/53, 1989, p. 63.

39. *Bulletin de l'AJRAF*, n° 52/53, 1989, p. 140.

40. *Ibid.*, p. 142.

41. Lettre à Isabelle Rivière du 28 novembre 1918, *ibid.*, p. 123.

42. *Ibid.*, p. 125.

43. *Bulletin de l'AJRAF*, n° 52/53, 1989, p. 125.

44. « La Nouvelle Revue française », *NRF*, 6^e année, n° 69, nouvelle série, 1^{er} juin 1919, p. 1.

45. *Ibid.*, p. 2.

46. *Ibid.*, p. 5-6.

47. Jacques Rivière, *Une conscience européenne*, op. cit., p. 8.

48. *Ibid.*, p. 10.

49. Jean-Pierre Cap, « La reprise de la NRF en 1919 à travers la correspondance de Jacques Rivière et de Jean Schlumberger », *AJRAF*, n° 2, 1976, p. 9-32.

50. Concernant la « guerre » de manifestes de 1919 nous renvoyons aux analyses suivantes : Jean David, *Le Procès de l'Intelligence dans les lettres françaises au seuil de l'entre-deux-guerres 1917-1927* ; Paris, Nizet, 1966 ; Lionel Richard, « Jacques Rivière et l'orientation idéologique de la *Nouvelle Revue française* au lendemain de la Première Guerre mondiale », *Ethnopsychologie*, n° 3/4, septembre 1975, p. 431-454 ; Nicole Racine-Furlaud, « Bataille autour d'intellectuel(s) dans les manifestes et contre-manifestes de 1918 à 1939 », in Danielle Bonnaud-Lamotte et Jean-Luc Rispail (dir.), *Intellectuels des années trente. Entre le rêve et l'action*, Paris, CNRS, 1989, p. 223-238 ; Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au xx^e siècle*, Paris, Fayard, 1990, p. 60-87 ; Michel Trebitsch, « Le « débat sur l'intelligence » : 1919-1921 », *Jacques Rivière l'Européen*, op. cit., p. 37-49.

51. *NRF*, n° 76, janvier 1920, p. 132-133.

52. Pour son accueil en Allemagne : Hans-Manfred Bock, « La querelle de *L'Allemand* : les réactions allemandes à la publication du livre de Rivière », *Jacques Rivière l'Européen, Actes du colloque international*, *AJRAF*, n° 87-88, 1998, p. 25-36 ; pour l'accueil en France on ne dispose pas d'une étude systématique. La réaction de Paul Valéry (qui n'est pourtant pas un nationaliste) nous en donne une idée : « Mon premier mouvement, votre livre achevé, fut d'esquisser un article de journal... Ce n'est pas un acte ordinaire pour moi, qui ne pense pas par articles ; mais cette impulsion inaccoutumée répondait au besoin de dire tout haut, à n'importe qui, que quelque chose était accompli ». « Une chose sérieuse, minutieusement profonde ; importante devant l'esprit, importante devant la nation ; fruit de votre capacité, et preuve de votre liberté, mais de cette liberté non facile, non due à l'absence de contrainte, due à la contrainte rétorquée et vaincue. » in *AJRAF*, n° 52/53, 1989, p. 66.

53. *Bulletin de l'AJRAF*, n° 52/53, 1989, p. 13.
54. *Bulletin de l'AJRAF*, n° 52/53, 1989, p. 13.
55. Jacques Rivière, « Pour une entente économique avec l'Allemagne », *NRF*, n° 116, mai 1923, *Une conscience européenne*, op. cit., p. 209.
56. H.-M. Bock, « La postérité européenne de Jacques Rivière », *Jacques Rivière l'Européen*, op. cit., p. 97-111.
57. Contrairement à Gide, par exemple, qui appelle à une entente culturelle avec l'Allemagne et se lie d'amitié avec Ernst Robert Curtius. Ce dernier ne s'accommodera jamais de *L'Allemand* de Rivière.
58. « Préface pour la réimpression », *L'Allemand*, Paris, Gallimard, « NRF », 1924, p. 6.
59. Albert Thibaudet, *L'Européen, hommage à Jacques Rivière*, Paris, NRF, fac. sim., 1991, p. 242.
60. *Bulletin de l'AJRAF*, n° 52/53, 1989, p. 84.
-

AUTEUR

YAËL DAGAN

EHESS, Doctorante